abus sans nombre dont ils étaient les fréquentes victimes de la part des fermiers, des propriétaires et des administrateurs des districts. Ses recommandations n'ayant pas eu toute l'effet désiré, le prince Constantin Cantacuzène vient de s'adresser de nouveau au chef de l'intérieur pour l'inviter à prendre les mesures nécessaires et faire cesser sans délai cet état de choses si contraire aux vues du Sultan et de la nouvelle administration. Voici le décret qu'il lui a adressé sous la date du 7 de ce mois :

DÉCRET.

La Caimacamie ne doutait point qu'à la suite des offices adressés à l'honorable département sous Nos 348 et 1146 de l'année passée et 658 de l'année courante, et qu'il a sans doute transmis aux administrateurs des districts, ces derniers ne fussent suffisamment pénétrés des devoirs que les chargés qui leur sont confiés leur imposent à remplir, toutefois le nombre multiplié des pétitions qui sont journellement présentées à la Caimacamie par les paysans pour se plaindre des injustices qu'ils souffrent de la part des fermiers et des propriétaires, et des vexations appuyées ou exercées par les administrateurs des districts au sujet des obligations légales des plaignants, ainsi que les renseignements particuliers qu'elle a reçus des divers districts, prouvent la négligence des dits administrateurs et démontrent en conséquence que le désir du gouvernement de mettre, une fois pour toutes, un frein aux abus, tout unique qu'il s'efforce d'atteindre, n'est pas même seconde par ceux qui sont chargés de sa réalisation dans les diverses parties de la principauté.

Comme il est temps non seulement de ne plus tolérer, mais d'extirper entièrement toute action et abus de conduite des employés chargés par le gouvernement de veiller à ce que les dispositions de la législation du pays soient exactement observées, comme aussi de prévenir et redresser toute déviation des susdites dispositions, la Caimacamie, pour ne plus laisser aucun prétexte aux administrateurs de district auxquels a été confié le bien-être des paysans, et en l'approche du terme dans lequel doivent être nommés pour les districts les revireurs et surveillans chargés de revisser les actes des administrateurs, invite pour la dernière fois, l'honorable département à renouveler immédiatement avec énergie les ordres, qu'à la suite des offices précités de la Caimacamie, il a dû donner aux administrateurs de districts, en requérant de leur part une vigilance incessante pour mettre enfin un terme à toute irrégularité qui pourrait être commise, attendu que la ferme intention du gouvernement est de laisser passer à la charge directe des administrateurs tout abus qui serait constaté avoir été commis dans quelque district par des employés subalternes de l'administration.

L'honorable département informera la Caimacamie des mesures qu'il prendra pour l'exécution de ce décret.

Le Caimacam,

« Signé, CONST. CANTACUZÈNE. »

NOUVELLES DE LA PERSE.

Les lettres de Tébriz que nous avons reçues en date du 5 mai, annoncent un fait grave : les relations diplomatiques entre le représentant de la république française et le gouvernement persan sont rompues. M. de Sartiges a demandé ses passeports, et après avoir placé les Français et les protégés français qui résident en Perse sous la protection britannique, il a quitté Téhéran se dirigeant sur Tébriz, où il a dû arriver le 6 mai. On pense que de là, le ministre de France se rendra à Trébisonde pour y attendre de nouvelles instructions de son gouvernement. Cette rupture a été motivée par le refus du cabinet persan de ratifier le traité de commerce qui fut conclu à Paris, il y a près deux ans, entre le ministre des affaires étrangères de France, et Mirza-Méhémet-Ali-Khan, ambassadeur persan, qui en quittant cette capitale, emporta la ratification du gouvernement français.

Par ordonnance impériale du 17 mai : Nassim éfendi est nommé capou-kéhaya d'Izzet pacha, gouverneur de Hakiari.

Par ordonnance impériale d'aujourd'hui : Méhémet éfendi, un des capou-kéhayas des gouvernemens de province, est nommé membre du conseil de l'agriculture.

Mardi dernier, le conseil des ministres s'est réuni à la porte, sous la présidence de S. A. le Grand-Vézir, Réchid pacha.

NOUVELLES DIVERSES.

Hier vendredi, S. M. le Sultan accompagné de sa suite ordinaire, s'est rendu à la mosquée d'Anafoou-Hissar, pour y assister à la prière de midi.

— Mardi dernier, S. A. le Grand-Vézir s'est rendu au palais impérial de Beylerbey, et a eu l'honneur de travailler avec le Sultan une partie de la journée.

— On sait l'activité, l'intelligence et le bon vouloir excessif dont S. Exc. Suleyman pacha a fait preuve en sa qualité de ministre du commerce. Jamais on n'avait vu dans ce département plus d'esprit d'équité, ni une plus prompte expédition des affaires : c'était le digne continuateur de S. Exc. Riza pacha. Ces qualités le recommandaient plus que jamais à la confiance du Sultan : aussi Sa Majesté Impériale a donné un des postes les plus élevés de l'empire en récompense de son dévouement et de ses loyaux services. Elle ne pouvait mieux remplacer S. A. Méhémet-Ali pacha, devenu ministre de la guerre. En sa qualité de Grand-Amiral, S. Exc. Suleyman pacha, voulant servir encore les intérêts du commerce, s'est préoccupé vivement (et en cela, il ne pouvait être que très bien secondé par Moussa Savfeti pacha, gouverneur-général des îles de l'Archipel ottoman), de l'état de ces parages qui sont infestés de pirates, dont les brigandages portent un tort immense aux intérêts commerciaux ; c'était surtout entre les îles de Samos, Mételin, Stanchio et Chio que les plus grands crimes étaient commis par ces malfaiteurs. S. Exc. le Grand-Amiral s'est empressé de combiner les mesures qui pouvaient le plus promptement possible mettre fin aux ravages de ces piratas. Il vient d'envoyer les instructions nécessaires à S. Exc. Moussa Savfeti pacha, et un contre-amiral qui, commande l'escadre ottomane de l'Archipel. Par suite de ces instructions, le gouverneur-général de ces îles a dû mettre le bateau à vapeur dont il dispose au service des bâtiments de guerre, afin que ceux-ci puissent donner plus rapidement et plus efficacement la chasse à ces écumeurs de mer. Le capitan-pacha ne s'en est pas tenu à ces mesures : pour les corsaires, qui n'armé à l'avenir des bâtiments ou voiliers qui ont déjà quitté le port pour se rendre dans les îles de l'Archipel avec la mission de ne laisser ni trêve ni merci aux pirates et de les poursuivre jusqu'à leur entière disparition. Voilà, certes, les actes qui honorent tout à la fois ceux qui les conçoivent et ceux qui les exécutent.

— Retenu à sa maison de campagne de Boyadjikeui par ses occupations, le ministre des affaires étrangères ne s'est pas rendu à la Porte, mercredi dernier.

— Un des meilleurs fonctionnaires de l'Empire est sans contredit le gouverneur de l'île de Crète, Moustapha pacha. Depuis qu'il a été appelé à gouverner la province de la Sublime-Porte, il n'a pas cessé un seul instant de se dévouer aux intérêts de ses administrés. Grâce à l'intelligence et à l'activité qu'il apporte dans l'accomplissement de ses devoirs, la prospérité de l'île de Crète s'accroît de jour en jour, et la tranquillité s'y rétablit de plus en plus. Le Sultan, voulant récompenser ce haut fonctionnaire de ses longs et loyaux services, vient de lui envoyer une décoration d'un très grand prix. La population de l'île de Crète a vu avec plaisir et reconnaissance l'honneur insigne dont son gouverneur a été l'objet de la part de son souverain. Rafi aga, capou-kéhaya de Moustapha pacha, a été chargé de lui porter cette décoration.

— Avant-hier jeudi, le général de division Aupick, ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire de la république française, a quitté son palais d'hiver de Péra, pour aller occuper sa maison de campagne de Thérapia avec Mme Aupick et toutes les personnes qui composent la légation.

— Nous avons eu occasion de parler d'une indisposition assez grave dont M. le vicomte Eugène de Kerckhove, chargé d'affaires de Belgique, était atteint depuis quelque temps. Persuadé de cette indisposition et sur l'avis de son médecin, M. de Kerckhove s'étant rendu à Brousse pour y prendre des bains minéraux, il en est revenu ces jours derniers en parfaite santé, et a pu reprendre ses occupations. M. de Kerckhove doit se rendre aujourd'hui à la Porte pour faire une visite à S. A. le Grand-Vézir et à S. Exc. le ministre des affaires étrangères.

— Moustafa-Nourri pacha, ex-gouverneur de Brousse, s'est rendu aujourd'hui à la Porte, et a fait aux ministres les visites d'usage.

— La Turquie vient de faire une perte regrettable. Le directeur de l'imprimerie impériale, Safil bey, est mort le 15 de ce mois à l'âge de 55 ans, après une longue et douloureuse maladie. Safil bey avait occupé successivement les postes de gouverneur de Chypre, pendant la révolution grecque, de premier secrétaire de Sultan Mahmoud, de membre du conseil de justice, de directeur des poudrières impériales, et à différentes reprises il avait rempli fort honorablement des missions difficiles.

— On connaît la grande utilité de la banque du gouvernement pour le commerce de Constantinople, l'intelligence, le zèle et la haute probité des honorables négocians que le gouvernement a investis de sa confiance pour la direction et l'administration de cet établissement. Le Sultan, qui aime à récompenser les bons services, a chargé S. A. le Grand-Vézir de remettre à MM. Jacques Alléon et Emmanuel Baltazzi, une tabatière enrichie de brillants, et à M. Antoine Alléon, une bague également en brillans. A cette même occasion, M. Musey-ini a reçu aussi une tabatière en brillans, et M. Jacques Salzani la décoration du *Nichan-Iftihar*.

— M. Séraffin, membre du bureau de traduction de la Porte, ayant obtenu un congé de son gouvernement, est parti avec Mme Séraffin pour Marseille à bord du dernier paquebot-poste ; de là, il doit se rendre à Paris, où il passera quelque temps.

— Nous avons déjà dit qu'un camp se formait à Zeitoun-Bournou avec les dix régimens de rédifs appartenant aux divisions de Brousse, Sindili, Smyrne, Sparta et Carahissar, et que la force de chacun de ces régimens, quand ils sont au grand complet, est de 5200 hommes environ. Ce camp vient de se mettre complétement par l'arrivée des régimens de Sparta et de Carahissar, offre un magnifique coup-d'œil : on y voit une multitude de tentes aux couleurs variées qui se combinent harmonieusement avec la physionomie du terrain et les dispositions du terrain. Le moral et la santé des troupes est l'objet constant du gouvernement impérial, une ambulance y a été établie dans les conditions les plus complètes par ordre de S. A. Méhémet-Ali pacha, ministre de la guerre. Le camp de Zeitoun-Bournou se divise en 6 régimens d'infanterie, 3 de cavalerie et 4 d'artillerie ; il est commandé par le général de brigade Moustafa pacha et par les colonels Hadji bey, Lestif bey, Rachid bey, Suleyman bey, etc. Des exercices et de grandes manœuvres y ont lieu tous les jours, et les nombreux étrangers qui visitent ce camp admirent surtout la belle tenue de ces troupes qui ne laissent rien à désirer sous le rapport de l'instruction militaire. On dit que dans quelques jours une grande revue de ces troupes aura lieu en présence de S. M. le Sultan, des ministres et de la Porte, des chefs des divisions militaires de la capitale, et que le corps diplomatique sera invité à y assister.

— On nous écrit d'Andrinople, 14 mai :

« Toutes les troupes qui sont destinées à former l'armée de réserve, consistant en soldats déjà libérés du service et nouvelles recrues de tous les districts de cet Eyalet, sont déjà arrivées et installées dans la grande caserne de cette ville où leurs officiers s'occupent journellement de leur organisation.

» Hier et aujourd'hui, on s'est livré à un travail très délicat, et qui exige beaucoup de discernement : celui de licenciement de tous les fils uniques, ainsi que des hommes reconnus pour être les seuls soutiens de leurs familles.

« Quelques pluies bien précieuses pour la saison, sont venues rafraîchir la campagne et ranimer les semailles d'hiver qui ont été bien maltraitées par les froids extraordinaires qu'elles ont eu à supporter. »

— Avant-hier jeudi, le prince de Samos, Capou-Kéhaya de Moldavie, s'est rendu à la Porte et a été reçu par le ministre des affaires étrangères.

— Jeudi dernier, le mariage de M. Dauprat attaché à la légation de France, avec Mlle Marie Flori, a été célébré à la chapelle de St-Louis. M. Dauprat avait pour témoins le général de division Aupick, ministre plénipotentiaire de France, et M. Cor, premier drogman de la légation. Les témoins de Mlle Flori, étaient MM. Ivanoff, attaché à l'internonciature d'Autriche et M. Tyrassis, archiviste du palais de Russie.

— M. Godel, qui a rempli pendant quelques années les fonctions de chancelier de l'internonciature, et qui occupe depuis celles de consul d'Autriche à Trébisonde, se trouve dans ce moment à Constantinople avec Mme Godel.

— Le bateau à vapeur de l'état *L'Esseri-Djédid*, qui était parti il y a quelques jours pour Samsoun, est de retour mardi dernier, avec 1285 soldats.

— Le bateau à vapeur de l'état le *Tahiri-Barhri*, qui était également parti pour Sinope, est arrivé mercredi avec 960 soldats.

— Le bateau à vapeur de la compagnie Roustand, le *Bosphore*, arrivé hier de Marseille, a à bord 286 soldats qu'il avait embarqués à Smyrne.

— Le bateau à vapeur de l'état le *Numaïch-Tafiyret* est arrivé hier de Salonique avec 316 soldats.

— Le machine du petit vapeur en fer construit à Baroui-Hané, a été essayée hier et avant-hier ; elle fonctionne parfaitement, et l'on n'a que des éloges à donner à tous ceux qui y ont travaillé. Chacun a rivalisé de zèle pour amener à bonne fin cet ouvrage, le premier de ce genre fait en Orient, sous les auspices de S. M. I. le Sultan et sous la surveillance de S. A. Ahmed-Fethi pacha. La machine, loin en fer du pays, a été faite entièrement à Baroui-Hané ; les cylindres en fonte ont été faits dans la fonderie de cet établissement, et pour le premier essai, tout est on ne peut mieux. Les chaudières donnent une grande quantité de vapeur par leur construction et n'exigent que fort peu de combustible. On cresse en ce moment le lit de la rivière à son embouchure, pour faire sortir le vapeur qui d'ici à une quinzaine de jours, si le temps le permet, fera son entrée à Constantinople.

— Depuis quelque temps, la direction supérieure des écoles publiques donne tous ses soins à deux belles éditions de cartes géographiques, l'une en turc et l'autre en arabe.

— La *Journal de Saint-Pétersbourg* publie la convention postale conclue récemment entre la Grèce et la Russie. Nous en donnerons le texte complet dans notre prochain numéro.

— Une personne qui n'a laissé ni son nom ni son adresse, a déposé au palais de France, pour être présentée au ministre de la République, une pétition ainsi conçue : « Cette personne est prête de les faire reprendre et de s'adresser à cet effet au Sieur Nicolle, concierge du palais.

— Mardi dernier, eut lieu le dernier bénéfice et la dernière représentation de la saison théâtrale. Le public et les artistes se sont fait leurs adieux à la belle Vitmol, magnifique dans le premier acte de la *Norma*, a dû recevoir cinq ou six fois sur la scène pour recevoir les fleurs et les couronnes d'adieux ; mais les honneurs de la soirée ont été pour M. Marini dont l'hymne turc, deux fois redemandé, lui a valu une des plus belles ovations qu'un artiste puisse espérer.

— Dans la nuit de lundi à mardi, un commencement d'incendie a eu lieu à Ortakeui ; grâce aux prompts secours qui ont été dirigés sur le théâtre du sinistre, on s'est bientôt rendu maître des flammes.

NOUVELLES D'EUROPE.

Le paquebot de la Compagnie Roustand, le *Bosphore*, a arrivé hier matin de Marseille, nous apporte les nouvelles suivantes :

FRANCE.

Un officier de marine, revenu à Toulon, donne dans une lettre les détails suivans :

« Toulon, le 29 avril.

Le 25, au moment où nous débarquions nos troupes à Civita-Vecchia, deux bateaux à vapeur chargés de Lombards, de Livournais, etc., jetèrent ancres, arrivaient en toute hâte pour aider à défendre la ville ; Rome envoyait en même temps un renfort de 600 hommes pour s'opposer au débarquement de nos troupes : tous avaient juré de se défendre et de mourir sur la brèche, mais tout cela un peu trop tard. Déjà la ville avait ouvert ses portes à nos soldats, le pavillon français flottait à côté du pavillon romain et les habitans fraternisaient avec nos troupes. Toute entreprise de la part de soldats italiens devenait désormais inutile. Le général en chef, afin d'assurer la tranquillité, a interdit le débarquement de ces auxiliaires Mazzinistes et donné l'ordre de les renvoyer à leur point de départ.

Le même jour, le bâtiment à vapeur le *Normal* partait pour Gaëte afin de prévenir le Saint-Père de l'arrivée des Français à Civita-Vecchia.

Le 26 au soir, tout le personnel et le matériel étaient débarqués et l'amiral Trehouart appareillait avec son escadrille, se dirigeant sur Toulon et Marseille pour prendre et amener à Civita-Vecchia le restant du corps expéditionnaire. Le brave amiral qui, dans cette circonstance, a déployé une activité digne de ses beaux antécédens, vient de jeter l'ancre sur notre rade et doit partir après-demain pour Marseille afin d'achever son importante mission. Son pavillon est toujours arboré sur la frégate le *Labrador*, commandée par le capitaine de vaisseau Mallet, un des officiers les plus distingués de la marine.

P. S. — A notre départ de Civita-Vecchia, la première brigade expéditionnaire Oudinot ses préparatifs pour marcher sur Rome. Magnial et les siens se disposaient à se défendre. »

Le *Courrier de Marseille* du 5 mai, donne les détails suivans sur les affaires de Rome :

« Le général Oudinot est arrivé tous les autres de Rome le 30 avril, à la tête d'une avant-garde de 3,000 hommes environ. L'artillerie, arrêtée par la rupture d'un pont, avait été laissée en arrière. Les démonstrations pacifiques qui avaient accueilli l'armée sur toute la route devaient faire croire que les troupes françaises ne rencontreraient aucune résistance en arrivant devant Rome : l'événement a démenti cette confiance ; la ville, livrée à une masse de *condottieri*, accourus de tous les foyers révolutionnaires, s'était hérissée de barricades.

Le capitaine d'état-major Oudinot, envoyé en parlementaire, a été retenu.

Notre tête de colonne s'étant alors présentée du côté de la porte *del Popolo*, a été accueillie par une vive fusillade qui nous a mis quelques hommes hors de combat.

Le général Oudinot a jugé prudent de remettre l'attaque au lendemain, pour donner le temps aux rôtres de le rejoindre.

Le 1er mai, bien que l'artillerie se trouvât encore en arrière, le général en chef a lancé une colonne composée du bataillon de tirailleurs de Vincennes, du 33e de ligne et de voltigeurs du 20e. Nos soldats se sont précipités avec résolution, et franchissant tous les obstacles, ont bientôt pénétré dans la ville. Arrêtés par des barricades successives, ils se sont trouvés exposés à un feu plongeant et nourri, partant de toutes les fenêtres et des toits des maisons, où étaient embusqués les soldats du triumvirat romain.

Le général a bientôt jugé que sans le secours de l'artillerie il aurait fait acheter trop cher le succès. Il a ordonné aux troupes de se replier et est allé asseoir son camp à Castel di Guido, à quelques lieues de Rome, où il attendra l'arrivée de la troisième brigade qui a dû débarquer à l'heure où nous écrivons.

D'après les ordres qui s'exécutent en ce moment, de nouveaux régimens vont prendre la mer, et l'on croit que le corps expéditionnaire de la Méditerranée va être porté à 25 ou 30,000 hommes.

---

subit tous met dans l'état où vous êtes ? Parlez, êtes-vous dans une de ces positions dont on se tire avec de l'argent?

M. Vernage prit les mains de Mme de Vernay et les serra dans les siennes:

Que le ciel vous récompense pour ces paroles, dit-il, je craignais de ne plus rencontrer une voix amie... Ah ! madame, quoique tous mes malheurs me viennent de vous, vous n'en êtes pas moins la seule personne de ce monde à qui je puisse ouvrir mon cœur, et qui ressente pour moi une véritable amitié.

Cette visite de M. Vernage, ces mains prises et serrées, cette amitié dont se parlait un homme sérieux, tout cela déplaisait à Mme de Vernay qui, toujours plus éprise de son mari et jalouse à l'extrême, supposait dans M. de Vernay la même ardeur qui la dévorait, et ne voulait pas donner à une querelle le prétexte même le plus futile. Le jeune mari était absent, il est vrai, mais son amour pouvait le ramener d'un instant à l'autre, il pouvait entrer inopinément, et alors que dirait-il, en voyant tête à tête avec sa femme, M. Vernage, dont les anciennes prétentions lui étaient connues? Cependant cet homme était malheureux, il fallait lui venir en aide, ne fût-ce qu'en l'écoutant. Mme de Vernay prit donc une attitude attentive et prête à l'oreille au naturaliste, qui était toujours plus pâle et plus défait.

— Hélas ! madame, dit celui-ci, j'ai fait comme vous, je me suis trahi.

— Eh ! monsieur, vous parlez pour vous assurément... pour moi, c'est de mon second mariage que je compte mes jours heureux.

— C'est que vous avez en le bon sens d'épouser un mari de votre âge tandis que moi, j'ai fait la folie de prendre une jeune femme.

Mme de Vernay devint cramoisie : cet homme ne pouvait pas dire un mot sans la blesser.

— Monsieur, dit-elle, Adolphe m'aime, il m'adore; je suis la plus heureuse de toutes les femmes; et cependant Adolphe est de quelques années plus jeune que moi.

— Le ciel vous conserve votre bonheur, répondit M. Vernage; moi, je suis le plus malheureux des hommes.

— Que vous est-il donc arrivé ? dit Mme de Vernay, attendrie presque malgré elle.

— Oui, Monsieur, Madame est seule.

— Au moment même, poursuivit M. Vernage (il comme pour convaincre cette fille de mensonge, j'entendais la voix d'un homme.

— Un homme ! s'écria Mme de Vernay, seule avec votre femme dans sa chambre ? à cette heure peut-être ?

— Vous allez voir, Madame. Je frappai vivement à la porte, j'exigeai que cette porte s'ouvrît, je jetai à cet ingrat à la femme de chambre qui voulait m'éloigner.

— Ouvrez, Madame, ouvrez, crié-je à sa femme, je veux savoir avec qui vous êtes.

On ne parlait plus, au bruit des paroles avait succédé le silence. Les deux coupables pris au piège paraissaient ne pas faire un mouvement, et Mme Vernage n'avait plus de salut que dans ma faiblesse pour elle ; elle avait tort d'y compter. Je me précipitai sur sa porte, j'en fis sauter le pêne et les deux battans s'ouvrirent.

— Il y avait un homme, chez elle, Madame, dit M. Vernage, un jeune homme qui y avait passé la nuit.

— Ah mon Dieu ! s'écria Mme de Vernay, vous les avez vus?

Si je l'avais pu je l'aurais fait, reprit le mari outragé, mais ils étaient pas d'arme sous ma main, et cependant, malgré ma vieillesse qui portait sans doute ma femme à préférer un jeune amant, ma main s'est levée et j'ai frappé au visage l'homme qui me déshonorait. Mme Vernage s'est évanouie, on en a fait le semblant, tandis que cet homme et moi, animés d'une même besoin de vengeance, nous n'avons plus pu qu'un seul désir, celui de nous percer le sein.

— Vous, monsieur? s'écria Mme de Vernay avec étonnement... Vous, monsieur ! tellement elle était étonnée de voir le naturaliste parler de sang et de meurtre.

— Oui, madame, moi... et cet homme, donc ! cet homme qui n'avait pas craint de venir chez moi, dans ma maison, de me déshonorer presque sous mes yeux, et qui prétendait qu'il était militaire, que je lui avais fait un affront mortel, et qu'il aurait ma vie, ma vie !... c'était moi qui devais avoir la sienne.

— La sienne? dit Mme de Vernay, vous l'avez tué, monsieur ?

— Attendez, madame : comprenez-vous un homme qui veut me tuer parce qu'il a séduit ma femme?... Au reste, je ne demandais pas mieux. Je ne pouvais pas vivre, madame. Ces pauvres animaux qui, rangés dans une armoire bouchent mes collections, je n'ai jamais pu prendre sur moi de les priver moi-même de la vie : eh bien ! j'avais soif du sang de cet homme.

— Allons, lui dis-je, allons voir qui sera plus heureux ! Je ne suis pas par mon domestique, le portier de la maison, le complice de cet homme, car depuis mon mariage tout ce qui m'entourait me trompait, le portier nous suivit pour donner quelque régularité au meurtre qui allait s'accomplir. Nous sortîmes de Paris... nous avons été je ne sais où, je tremblais, j'avais peur, non de mourir, mais du duel, de l'action que j'allais faire... Moi, Madame, toujours si inoffensif, moi qui n'ai passé près de 50 ans sans être en supporter un mot impoli, j'allais me battre ! la rage, la honte, la colère me soutenaient; et ce qui redoublait ma fureur, c'était cet homme, le subornateur, qui présentait le combat, qui avait hâte de se défaire de moi, non qu'il crût me devoir une réparation, mais parce que ma main avait touché sa figure, et que son honneur, à lui, était entaché

— Sans cela nous nous accommodérions, me disait-il, avec une logique tellement : d'honneur, je sais fâché que vous m'ayez surpris, il vous convenait que vous ne sussiez rien.

Nous avions avec nous une boîte de pistolet. Cet homme chargea lui-même les armes, il voulut tirer le premier, moi je consentais à tout. Mon domestique et c'est à lui sans doute que je dois la vie! prétendit qu'avant cet offense le premier, je devais jouir de cet avantage. Mon adversaire jeta un dés en l'air, et on me dit que le sort m'avait favorisé.

— Songez que vous êtes mort si vous me manquez, dit cet homme en voyant mon air gaieté et enfantin.

— Mort !s'écria Mme de Vernay.

— Mort, madame, je vis le sang sortir à flots de sa poitrine, je le vis chercher, tourner sur lui-même et tomber, j'étais vengé... Une sueur froide s'empara de moi ; à mon tour je chancelai et je tombai comme si j'avais reçu la mort que je